

La surprise, une capacité négative ?

Jean-Pierre Delchambre¹

«*Faire place à la surprise...*» Ce texte propose de prendre au sérieux, voire de prendre au pied de la lettre cette formule, en accordant une attention particulière à ces trois mots : la surprise, la place (ou l'espace), le faire. Quel gain d'intelligibilité le sociologue peut-il escompter d'une clarification de ces termes, et quelles peuvent en être les implications du point de vue de la démarche de recherche ? En nous invitant à nous interroger sur la surprise, Luc Van Campenhoudt pose avant tout la question dans un cadre méthodologique, ainsi qu'en témoigne la suite de l'intitulé de l'atelier : «... *dans l'articulation entre la théorie et l'empirie*»². Prenant la balle au bond, je me situerai à mon tour principalement à ce niveau méthodologique, même si, bien évidemment, la question de la surprise se pose également – et même sans doute prioritairement – dans le cadre de la vie sociale elle-même, qui comporte son lot d'imprévu, d'inattendu, de contingence ou d'incertitude... Cela dit, conceptuellement, il conviendrait de préciser la notion de surprise, quel que soit le niveau considéré, car non seulement il ne suffit pas qu'il y ait de l'indétermination, de l'accidentel ou de l'événementiel, ou encore tout simplement de l'agir producteur de nouveauté, pour que l'on puisse parler de surprise, mais en outre, on pourrait se demander, à la manière de Durkheim – qui signalait que la catégorie de «surnaturel» ne peut faire sens que sur fond d'une notion préalable d'un «ordre naturel»³ – si, par analogie, la catégorie de la «surprise» ne suppose pas un horizon qui serait celui d'un «ordre social», quelles que soient les significations que l'on veuille bien accorder à ce terme (régularités, routines, habitudes, attentes, etc.). Plutôt que d'aborder ces questions de façon abstraite, il s'agira ici de privilégier une approche méthodologique – le souci de précision et de rigueur présentant l'avantage de constituer un garde-fou par rapport au risque d'envolée métaphorique – mais aussi ancrée, c'est-à-dire se référant à un cadre d'analyse particulier, celui de la socio-anthropologie du jeu, cadre d'analyse qui fait l'objet de travaux au sein du Centre d'études

¹ Professeur à l'Université Saint-Louis - Bruxelles.

² Voir le texte d'introduction à ce chapitre, rédigé par Luc Van Campenhoudt et Jacques Marquet.

³ E. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse* (1900 : 33-40).

sociologiques depuis plusieurs années⁴, et dont j'essaierai de tirer parti afin d'explicitier quelque peu la question de la surprise.

L'hypothèse que je voudrais avancer dans les limites de cette contribution est la suivante : non seulement dans le contexte de la vie sociale, mais aussi dans le cadre du dispositif méthodologique (niveau qui m'intéressera prioritairement ici), la surprise peut être considérée à partir du concept de *capacité négative*⁵. Mon propos ne sera pas de retracer la généalogie de cette catégorie, dont certains attribuent la paternité à John Keats, et qui a été reprise notamment par le psychanalyste britannique W. R. Bion (qui parle aussi de «réalisation négative», notion dont on trouve des traces chez André Green, etc.), et encore moins d'entrer dans une discussion intellectuelle de cette filiation⁶. Je me baserai sur la présentation que donne Adam Phillips du concept dans *Trois capacités négatives*⁷, en présupposant qu'il peut être utilisé ou réapproprié dans la perspective des sciences sociales. Certes, il conviendrait de démontrer ce point, car les transferts et les mixages entre disciplines ne présentent pas toujours des garanties suffisantes sur le plan méthodologique (voire épistémologique), et ne génèrent d'ailleurs pas non plus nécessairement des résultats intéressants, empiriquement et heuristiquement parlant. Faute de pouvoir entrer ici dans une argumentation au long cours, je me contenterai de plaider (sous bénéfice d'inventaire ultérieur) en faveur d'une transposition méthodiquement contrôlée du concept de capacité négative dans le champ des sciences sociales⁸, en faisant valoir les deux éléments suivants : d'une part, le fait que le concept, passé entre les mains de plusieurs auteurs, ait déjà transité d'un champ à l'autre (en l'occurrence de la critique littéraire à la psychanalyse), n'est certes pas une preuve de son applicabilité en sociologie, mais peut tout de même passer pour un signe encourageant; et d'autre part, à condition qu'il soit défini de façon claire et opérationnalisable, on ne voit pas a priori ce qui s'opposerait à l'utilisation de ce concept du point de vue des sciences sociales⁹.

⁴ Voir p. ex. Delchambre (2008, 2009).

⁵ Je dois à Thomas Périlleux d'avoir eu mon attention attirée sur ce concept, à l'occasion d'un séminaire portant sur l'«expérience pénale», organisé à l'UCL par Dan Kaminski (Louvain-la-Neuve, 22 octobre 2010). C'est en dépit du bon sens que ce dernier m'avait demandé d'intervenir dans son séminaire, vu mon incompétence notoire en matière pénale. Je les remercie tous les deux, pour cette suggestion et pour cette invitation.

⁶ Bion est connu pour s'être intéressé particulièrement à la psychose, ce qui est assez différent de la perspective dans laquelle Keats avait introduit le terme de capacité négative à partir d'un commentaire de Shakespeare.

⁷ A. Phillips (2009). Adam Phillips est un psychanalyste britannique ayant des affinités avec Winnicott.

⁸ Je solliciterai le même principe, et la même bienveillance tacite (mais provisoire !) de la part du lecteur, lorsque j'introduirai en infra quelques notions inspirées de Winnicott.

⁹ La question de la réappropriation de concepts psychanalytiques, ou métapsychologiques, dans le cadre des sciences sociales, a souvent partie liée avec le statut particulier de la clinique et de la thérapeutique (cf. le transfert, la demande du patient, la «souffrance», etc.). Le pari qui est fait ici est que le concept de capacité négative

Qu'est-ce qu'une capacité négative ? Et en quoi ce concept peut-il contribuer à clarifier la notion de surprise, particulièrement dans le cadre de la méthodologie des sciences sociales ? Repartons de la phrase de John Keats qu'Adam Phillips met en exergue de son livre : «... je veux parler de la *capacité négative*¹⁰, lorsqu'un homme est capable d'être dans l'incertitude, les mystères, les doutes sans courir avec irritation après le fait et la raison». D'emblée, il semble évident que cet énoncé peut s'appliquer à la situation d'enquête, lorsqu'un chercheur se trouve confronté à des données d'observation, à des conduites, à des logiques ou à des discours qui ne correspondent pas à ses attentes, qui bousculent ses hypothèses, voire qui brouillent ses repères ou ses cadres d'analyse. Mais avant d'en dire davantage sur ce plan, prenons en considération quelques aspects supplémentaires apportés par Adam Phillips. Celui-ci présente trois capacités négatives : l'embarras, le fait d'être perdu, et l'impuissance (traduction du terme anglais *helplessness*). Plus précisément, la capacité négative consiste à pouvoir *supporter* ces trois états, dont on peut dire qu'ils sont inhérents à notre condition, et on aura compris que le psychanalyste britannique attribue une valeur *positive* à ces capacités *négatives*. Les trois états évoqués par Phillips ont en commun de s'imposer à nous, et de nous confronter aux limites de notre pouvoir et de nos compétences (capacités positives).

L'embarras, c'est non seulement ce qui est une source de contrariété ou d'embêtement, mais plus encore, c'est «ce qui ne nous laisse pas tranquille», «ce que nous ne pouvons ignorer» (Phillips sollicite deux figures de «casse-pieds patentés» : l'enfant difficile, qui donne du fil à retordre à ses parents, et le mendiant, qui fait de sa personne un embarras s'imposant à l'attention des passants¹¹). On peut se défendre contre un embarras, mais pas le maîtriser. On peut éventuellement le fuir jusqu'à un certain point, mais pas le solutionner (sur ce point, Phillips prend ses distances à l'égard du «pragmatisme enjoué» de Rorty, qui suppose que l'on peut passer outre, ou «faire sans», alors que l'embarras, insistant, «inéliminable», nous oblige plutôt à «faire avec»...). Ensuite : «être perdu», ce qui est le propre de l'adulte. Quant à l'enfant, il doit apprendre à «se perdre» (notamment à travers le jeu¹²). *Nous sommes tous perdus* : ne prenons pas cet énoncé comme une pétition de principe à teneur métaphysique, mais plutôt

est susceptible d'enrichir ou d'élargir la palette des approches pragmatiques, qui font couramment référence au concept de compétence, même si la capacité négative n'est pas entièrement soluble dans le pragmatisme.

¹⁰ En anglais : *negative capability*.

¹¹ Figure orwellienne, comme le rappelle Phillips, et qui apparaît comme l'antithèse de l'homme d'affaire ou du marchand : l'un et l'autre cherchent à vendre ou à refourguer quelque chose (voir aussi Koltès, *Dans la solitude des champs de coton*), mais l'un réussit et est valorisé socialement, là où l'autre échoue et est méprisé.

¹² Si l'espace ne m'était pas compté, je montrerais que cette formule, loin d'être simplement métaphorique, constitue sans doute une des définitions les plus exigeantes du jeu.

comme une très modeste description de notre rapport ordinaire à la contingence. La vie sociale a ceci de remarquable qu'elle n'organise pas seulement, contrairement à ce que laisse supposer un regard trop hâtif, des activités tournées vers l'efficacité, la réussite, la performance, etc. Elle prévoit également des dispositifs (par exemple à travers ce qu'il est convenu d'appeler la culture au sens large, incluant des activités ludiques, des divertissements, des spectacles, des pratiques corporelles et sportives, mais aussi des croyances, des expériences, des «us et coutumes», etc.) qui permettent de *continuer à se perdre*. Car, ainsi que le souligne Phillips – qui mobilise ici Walter Benjamin et la figure de la ville comme labyrinthe propice à la flânerie, à la déambulation, à la dérive – «se perdre» est une des meilleures défenses contre le fait d'«être perdu». Enfin l'impuissance, qui – de Shakespeare à Weber¹³ – nous renvoie à notre non-pouvoir, à notre vulnérabilité, à notre solitude, voire à notre «détresse» (une des traductions possibles de cet état de celui qui ne saurait être aidé – *helplessness* –, ou alors «juste ce qu'il faut», «juste assez», notion qui est rendue par le fameux *good enough* winnicottien).

Quel intérêt peut-il y avoir à introduire la notion de capacité négative dans le champ des sciences sociales ? Rappelons que la question se pose tant au niveau de la réalité sociale et des acteurs eux-mêmes, que sous l'angle de la démarche méthodologique. Dans les deux cas, la prise en compte de cette notion peut attirer l'attention sur des aspects insuffisamment thématiques par les approches qui ont recours, principalement ou exclusivement, au concept de compétence entendue dans un sens positif – à savoir une capacité mobilisée en vue de réaliser une action, ou de formuler un jugement ou un avis, ou de résoudre un problème. Ces approches présupposent généralement un sujet intégré, qui vise un but (modèle classique de l'action finalisée, instrumentale ou stratégique), ou qui se situe par rapport à des normes (modèle de la conduite «en valeurs» selon Weber, ou de l'action conventionnelle), c'est-à-dire un sujet qui est capable jusqu'à un certain point de contrôler le cours de son activité, de produire des justifications, d'apporter des corrections, de changer éventuellement d'orientation, de mettre fin à la séquence, voire dans certains cas de se retirer en «reprenant ses billes». Autrement dit, les individus sont non seulement dotés de compétences positives, mais ils sont aussi supposés «autonomes» et «avisés», ce qui s'explique en partie par le fait que les approches qui relèvent

¹³ C'est à la fois la thématique des illusions de la maîtrise technique (le paradigme Fukushima, comme on dirait aujourd'hui), mais aussi celle de la perte d'efficacité et de plausibilité des procédés «magiques» (sens précis dans lequel il convient d'entendre le «désenchantement» wébérien; sur ces aspects, voir aussi le chapitre inaugural de *La dialectique de la raison* de Horkheimer et Adorno [1996], qu'il serait intéressant de relire par rapport à la question du rapport à la contingence).

de cette perspective se sont constituées à travers une polémique contre des visions hypersocialisées, voire quasi déterministes de la vie sociale¹⁴ (on aura reconnu, d'un côté, l'interactionnisme symbolique, l'ethnométhodologie, la sociologie pragmatique, etc.; et de l'autre, le durkheimisme version positiviste, le fonctionnalisme, le structuralisme génétique, etc. – ou encore le sujet réflexif vs. l'idiot culturel...). Mais cette opposition n'est-elle pas en voie d'être dépassée, en ce que ses effets seraient désormais davantage stérilisants que féconds ? Il n'y a pas lieu d'entrer ici dans ce débat. Je me contenterai de suggérer que la notion de capacité négative permet de déplacer les termes du questionnement. Car nous ne vivons pas toujours – ni même peut-être la plupart du temps – en étant tendus vers des buts à atteindre, ou des actions à réaliser avec succès, de même que nous ne passons finalement qu'un temps relativement restreint à nous justifier, et à faire retour sur nous-mêmes, ou sur les conventions que nous appliquons (à l'instar des méthodologues de leur propre vie quotidienne évoqués par Garfinkel). Très ordinairement, nous pouvons plutôt avoir l'impression d'être localisés dans un «entre-deux» (ou de «flotter»), sans être ni tendus vers une fin extérieure, ni absorbés «en nous-mêmes», dans notre «intérieurité»¹⁵, tout en étant mus vers quelque chose de vague (on ne sait pas très bien quoi; on y va, mais on ne sait pas vraiment où...). Pour le dire autrement, les sociologues peinent à décrire ce genre d'états, que l'on peut qualifier d'états de *non-intégration*, de même que leurs outils conceptuels les prédisposent davantage à décrire des discontinuités (des actions interrompues, des épreuves, des accidents, des crises, des bifurcations ou des revirements, etc.) plutôt que des continuités (le *flow* d'une expérience, la créativité, la dimension processuelle plutôt que les règles, le «nous sommes embarqués», le «ça va», etc.). Or, posons que cette capacité à *supporter* un état de non-intégration – ce qui est donc par hypothèse une chose très ordinaire – relève d'une capacité négative.

La question qui est posée est aussi celle de la capacité à *se mettre en jeu* (*illusio*) en l'absence de garantie (le «nous sommes perdus», qui peut être reformulé de façon plus familière à travers le thème du rapport à la contingence). Des auteurs tels que D.W. Winnicott (1975) ou John Dewey (2005), qui sont des sources d'inspiration pour la socio-anthropologie du jeu, fournissent des ressources importantes par rapport à cette question. Le premier, non seulement à travers les concepts d'espace potentiel et de phénomènes transitionnels, mais aussi à partir de la *capacité d'être seul*, qui est à entendre comme la capacité d'être seul en présence d'autrui

¹⁴ Voir p. ex. A. Ogien et L. Quéré (2005 : 20-22).

¹⁵ Terme dont il y aurait beaucoup à dire, par-delà les visions «intérieuristes», par exemple en articulant les propositions wittgensteiniennes de Jacques Bouveresse («le mythe de l'intériorité») et de Sandra Laugier («le mythe de l'inexpressivité»). Cf. S. Laugier (2010).

(cette capacité – qui correspond d'ailleurs à un état de non-intégration et qui n'est pas sans lien avec la capacité négative selon A. Phillips – désigne une modalité de l'existence qui est basée moins sur la réactivité que sur l'ouverture, permettant à la fois de supporter la présence d'autrui autrement que comme un facteur potentiel d'intrusion ou d'empiètement, et d'«accepter la réalité»¹⁶, moins comme quelque chose qui imposerait que l'on s'y adapte de façon «complaisante» ou fonctionnelle, et davantage comme une chose qui peut être investie créativement, de façon à enrichir nos rapports au monde...). Le second auteur, John Dewey, s'appuyant notamment sur une étude de l'expérience esthétique conçue à partir de l'expérience ordinaire (plutôt que l'inverse¹⁷), propose un modèle d'action original, celui de l'*agir orienté sans être téléologique* (ou attitude prospective : nous recherchons quelque chose, mais sans trop savoir quoi, et c'est seulement lorsque nous découvrons la chose que nous pouvons dire : «c'est ça !» – le *ça* pouvant être à la limite un *signifiant vide*¹⁸, qui a pour fonction de conférer rétrospectivement une tonalité ou une couleur à la séquence expérientielle qui précède...). On pressent qu'il y a ici des enjeux majeurs, du point de vue de la description et de l'analyse de certaines modalités de nos pratiques et de nos formes de vie, mais je ne peux développer ici.

J'en reviens au niveau méthodologique. Comme toutes les compétences, la capacité négative est quelque chose qui s'acquiert, qui fait l'objet d'apprentissages informels (dans une optique individuelle, renvoyant à une trajectoire de vie), et qui peut se travailler (dans l'optique d'une socialisation professionnelle, par exemple en référence au «métier de sociologue»). Mais à la différence des compétences positives, qui retiennent l'attention de la plupart des chercheurs en sciences sociales – et qui sont, elles, davantage formalisables, du moins dans certains cas –, les capacités négatives ne sont pas maîtrisables ni évaluables à la manière de ce qui se passe dans les registres de l'«action en plan» et de l'«action conventionnelle et justifiable»; on pourrait ajouter qu'elles supposent une forme d'*aise*, encore que celle-ci ne soit peut-être pas réductible au «régime de familiarité»¹⁹ (cf. Thévenot, 2006). Or, bien souvent l'*aise*, ou la confiance, dépendent pour partie d'un environnement qui a été préalablement aménagé. C'est ce

¹⁶ Ce qui constitue, selon Winnicott, «une tâche sans fin».

¹⁷ Autrement dit, Dewey se prémunit ici contre certaines dérives esthétisantes, et se prête du même coup à des lectures plus sociologiques (ce qui n'est pas sans intérêt, du point de vue d'une socio-anthropologie du jeu qui est parfois soupçonnée – à tort – de souscrire à des visions impressionnistes, postmodernes ou autre...).

¹⁸ Cet ajout, ne figurant pas chez Dewey, pouvant passer pour un libre emprunt à quelques auteurs connus...

¹⁹ L'*aise*, ou si l'on préfère le point d'appui en termes de confiance de base, plonge certes ses racines dans la socialisation primaire, mais au sortir de l'enfance, c'est n'est plus seulement au niveau de la familiarité qu'elle doit être entretenue, et c'est même plutôt au niveau de la vie sociale (socialisation secondaire) que de nouvelles impulsions peuvent être tirées. Cette question n'est pas dissociable, du point de vue de la socio-anthropologie du jeu, de la réflexion sur le statut du jeu, ou de la «mise en jeu», en tant que modalité transversale de nos manières d'être et d'agir, plutôt que comme type d'activité spécifique.

que Belin (2002) désignait à travers sa catégorie de *logique dispositive* : nous mettons en place des conditions qui vont permettre la possibilité d'un jeu (ou, dans le cadre de la démarche du sociologue, d'une surprise). N'est-ce pas ce que suggère l'expression «faire place à la surprise»? Le moment est venu de reprendre ces trois termes. Tout d'abord, la capacité négative peut-elle être décrite comme un *faire* ? Si l'on entend par là une action sous le contrôle de l'agent, assurément non. Par contre, on peut y voir – entre susciter et laisser advenir – un faire de façon *indirecte* (conformément à la logique dispositive).

Du point de vue de la méthodologie des sciences sociales, il me paraît important d'insister sur cette dimension praxéologique (un faire indirect, qui est en outre un faire outillé), même si un point de vue psychanalytique (ou clinique) pourra éventuellement trouver à y redire, en évoquant ici un forçage en direction de l'opérationnalisation. Je soutiendrai que c'est le prix à payer pour ne pas tomber dans le travers inverse, qui consiste à assimiler la capacité négative à une sorte d'épiphanie ou d'illumination se produisant indépendamment des conditions méthodologiques mises en place. Il faut éviter de donner des gages à une vision selon laquelle la capacité négative serait un «machin» absolument insaisissable et indéfinissable, qui autoriserait le recours à des procédés douteux se réclamant des émotions, de l'intuition, d'une intelligence extravertale ou sensitive, etc. Non que les affects et les sensations n'aient pas leur place dans le dispositif méthodologique, mais ceux-ci doivent être pris en compte dans une perspective socio-anthropologique qui n'oublie pas de les relier à des schèmes classificatoires ou à des jeux de langage, faute de quoi nous ne pourrions ni organiser notre expérience... ni même simplement dire quelque chose de sensé (cf. les tentatives pour articuler la tradition maussodurkheimienne et la pensée wittgensteinienne, par des auteurs tels que V. Descombes ou A. Ehrenberg²⁰). On l'aura compris, la capacité négative n'est pas une capacité de ne pas faire, ni une propension au retrait ou au désistement (cf. Bartleby et son fameux *I prefer not to...*²¹), ni une compulsion à l'échec. Elle est, comme le laissait entendre Keats, une aptitude à se maintenir dans l'ouvert, à supporter le doute, et à en tirer des conséquences enrichissantes – ce que l'on attend du chercheur qui, surpris par son interlocuteur ou son matériau, reconfigurera sa grille de lecture ou réagencera différemment ses hypothèses de travail. Mais là où le sociologue diverge (selon moi) de Keats et de son *mood* romantique et irrationaliste, c'est qu'il doit préférer les règles de la méthode (fût-ce de façon souple, et sur base d'une éthique de la re-

²⁰ Cf. V. Descombes (1995/1996), A. Ehrenberg (2009, 2010). Voir aussi B. Karsenti (1997) pour une prise en compte de la tradition de la phénoménologie sociale en rapport avec Durkheim et Mauss.

²¹ Pour une lecture sociologique, voir : Th. Périlleux (1998).

cherche) à l'exaltation des émotions, au culte de l'intuition, ou à la fascination envers les «mystères»... La capacité négative est le contraire de la réussite garantie, mais elle n'est pas non plus l'échec assuré. Elle est un moyen terme entre le formalisme (qui s'exerce souvent au nom d'une maîtrise qui peut s'avérer être une stratégie de défense illusoire – voir à ce propos la tentation positiviste ou scientiste, le point de vue du surplomb, la distanciation héroïque, etc.) et la dissolution ou la dissémination (le pur mouvement, la circulation infinie, la multiplicité ou l'hétérogénéité, le plan d'immanence, l'engloutissement du sujet submergé par les données ou les signes...)²².

Comme l'indique Phillips, la capacité négative, ce n'est pas être perdu, c'est plutôt : être perdu *à nouveau*. Or cela s'apprend (à la faveur d'expériences de la vie, éventuellement en «faisant» une psychanalyse ou une psychothérapie), voire cela peut jusqu'à un certain point s'organiser. Non pas certes en vue de produire quelque chose qui va marcher à tous les coups. En restant prudent, l'analogie entre le dispositif «psy» et le dispositif sociologique peut être ici suggestive. D'un point de vue méthodologique, on peut dire qu'il s'agit dans les deux cas d'aménager un espace où quelque chose peut se passer. Cette analogie peut être poursuivie en distinguant un «ça tient» et un «ça prend». Schématiquement, je dirai que le «ça tient» renvoie à la *capacité de continuer* : dans le cadre psychothérapeutique, c'est l'effort sur soi-même pour «aller mieux» (voire pour éviter un «effondrement»); et dans le cadre du dispositif d'enquête s'appliquant à la vie sociale, c'est l'étude de cette myriade de pratiques et de comportements qui dénotent cette compétence que nous avons à poursuivre une fin, à résoudre des problèmes, à entrer dans des conversations ou des disputes, etc. – en nous «en sortant» plus ou moins, en jouant sur nos aptitudes et nos attachements. A ce niveau, les principaux critères qui permettent de continuer (ou de tenir) sont de l'ordre de la correction²³ et de l'habileté. Une des hypothèses de base de la socio-anthropologie du jeu est que ces critères doivent être complétés par une notion qui est de l'ordre de la «mise en jeu», laquelle peut sans doute être rapprochée du «ça prend». Cette dernière expression, d'ailleurs utilisée par Luc Van Campenhout, nous fait changer de niveau. Le «ça prend», qui tient de la percée verticale (Bateson), apporte quelque chose de plus par rapport à la capacité de continuer, au sens de suivre correctement (ou avec efficacité) une règle pratique. On peut introduire ici la notion winnicotienne de *créativité*, qui a peu à voir avec les acceptions subjectivistes et managériales (ou publicitaires) de ce terme.

²² Sur la méthode en tant qu'elle doit traiter un double rapport au formalisme et à l'«angoisse», voir bien sûr G. Devereux (1980).

²³ Il conviendrait ici de reprendre la discussion autour du «qu'est-ce suivre une règle ?» selon Wittgenstein (cf. P. Winch, 2009).

Du point de vue de la socio-anthropologie du jeu, la créativité peut être définie comme une capacité négative permettant de vivre de façon positive et enrichissante (plutôt que de façon craintive ou angoissante) des états de non-intégration²⁴. Quel parti tirer de cela sur le plan de la méthodologie des sciences sociales ? C'est ici que je réintroduirai la notion de *place* («faire place à...»), mais plutôt que de partir sur des considérations risquées au sujet «du chercheur et de l'espace potentiel», j'emprunterai une autre voie.

Quand Virginia Woolf réclamait «une chambre à soi», elle mettait en évidence non seulement l'importance de pouvoir disposer d'un espace propre, assurant une indépendance matérielle par rapport au monde étroit dans lequel les femmes étaient confinées jusqu'alors, mais elle suggérait aussi que cette base était la condition pour pouvoir développer une imagination littéraire affranchie des habitudes, des préjugés et des pesanteurs du social, voire pour *faire bouger les choses*. De manière analogue, la fameuse imagination sociologique (ou l'intelligence du social) est elle-même tributaire de conditions qui renvoient, à tout le moins, à l'indépendance du champ scientifique, à l'équipement de l'atelier du sociologue, et à l'aménagement du dispositif d'enquête. Si le chercheur lambda a peu de prise sur la première condition, en revanche sa marge de manœuvre est appréciable s'agissant des deux autres. Le choix du protocole d'investigation et des outils conceptuels, la disposition de la situation d'enquête ainsi que la disponibilité du chercheur à l'intérieur du dispositif²⁵, relèvent au moins pour partie de l'initiative et de la responsabilité du sociologue. *Faire place à...* suppose que l'on consente, sur le mode d'une logique dispositif, à une part de «perte», en escomptant que quelque chose se passe, voire que cela «prenne». Le chercheur navigue ici entre ce qui est relativement contrôlable (les règles de la méthode) et ce qui ne l'est pas (les pratiques, les subjectivités, les impondérables...), et si tout n'est pas maîtrisable dans le dispositif d'enquête – loin s'en faut –, cela ne signifie pas que l'on soit condamné à l'impressionnisme ou au tâtonnement aveugle. En un sens, la méthode est pour le sociologue ce que le labyrinthe (ou la ville comme labyrinthe) était pour Walter Benjamin (cf. supra), à savoir un dispositif qui permet de se perdre à nouveau, et aussi éventuellement de faire face à de l'embarras, par exemple lorsque les individus ou les acteurs prennent le chercheur à témoin de conduites qui s'apparentent à une mise à l'épreuve de leur environnement (et dans certains cas, c'est le dispositif méthodologique lui-

²⁴ C'est-à-dire, pour rappel, des états correspondant à une vaste gamme d'expériences ordinaires, pour autant que l'on ne soit ni dans une focalisation sur une fin extérieure, ni dans une absorption en soi-même. A noter que la non-intégration ne doit pas être confondue avec une désintégration pathologique.

²⁵ Voir aussi, dans ce volume, Guy Lebeer, qui parle de se rendre disponible non pas pour l'enquêté, mais pour l'entretien.

même qui peut être mis à l'épreuve). Enfin, *faire place à...* amène à poser la question de la *qualité de l'espace* qui rend possible un rapprochement, ou un chevauchement partiel, entre la position de l'acteur (qui se prêtera avec bonne ou mauvaise grâce au dispositif, qui pourra se sentir gratifié que l'on s'intéresse à lui, ou qui au contraire se montrera méfiant, sceptique, résistant, ou mènera son interlocuteur en bateau...), et la position du chercheur (qui devra être «ouvert» et «fin», qui s'abstiendra d'imposer trop rapidement ses significations, qui laissera parler, sans succomber pour autant à l'illusion de la «science infuse» des acteurs, ni au mythe de la factualité ou des données...). Pour que l'espace de l'enquête s'offre à des appropriations et permette des transactions entre enquêteurs et enquêtés, il doit sans doute relever davantage de la tactique (cf. déplacements, ruses, surprises...) que de la stratégie (maîtrise d'un lieu sur base d'un regard surplombant ou éminent...)²⁶. C'est dire encore que la qualité de cet espace tient d'une «rencontre», ou d'une série d'interactions. Et si – dans ce cadre comme dans toute relation humaine – l'autre est ce par rapport à quoi l'on ne peut avoir de garantie, il reste que le sociologue peut compter jusqu'à un certain point sur un faire équipé (le protocole, les règles méthodologiques...), qui n'est pas dissociable du «métier» ou de l'«expérience» (Bourdieu parle de «flair», ce qui est une métaphore qui vaut ce qu'elle vaut, mais qui a le mérite de supposer une interaction entre un individu qui furette et son environnement²⁷), et qui parfois doit faire appel à des considérations relevant d'une «éthique de la recherche».

Comment finalement entendre le terme de surprise ? Lors d'une réunion préparatoire à ce colloque, j'avais rapproché ce mot d'une série d'autres termes présentant à première vue un air de famille – cf. *emprise* / *déprise* / *(re)prise* / *méprise* –, et susceptibles d'apporter un éclairage sur quelques opérations constitutives de la démarche du sociologue. La *déprise* se conçoit par rapport à une *emprise* première, celle des «prénotions», dont il s'agit de se défaire (du moins dans une optique classique inspirée de Durkheim, Bachelard ou Bourdieu²⁸). La remise en question des idées reçues (évidences, stéréotypes...) est une opération critique qui apparaît comme un préalable à la construction d'un «regard sociologique», lequel suppose – sans s'y réduire – un travail d'élaboration conceptuelle (cf. schèmes d'intelligibilité, hypothèses...) rendant possible un va-et-vient entre la théorie et l'empirie. C'est à ce dernier niveau que se joue la question de la *prise* (en fait une notion qui a un large spectre de significations, depuis l'accroche, le «tenir», la préhension ou la compréhension, jusqu'à la lutte – être aux prises avec...

²⁶ On aura reconnu la distinction proposée par Michel de Certeau (1990 : 57-63).

²⁷ Par contraste, la notion d'«intuition» apparaît davantage intérieuriste.

²⁸ Cf. R. Quivy et L. Van Campenhoudt (1995), qui s'inspirent de ces auteurs pour proposer un schéma en trois grandes étapes : la rupture, la construction, la constatation (ou vérification des hypothèses).

–, voire la conquête, la capture, le butin), et cela au risque de la *surprise* (surgissement de l'inattendu, élément dissonant, étrangeté, etc.), mais aussi de la *méprise* (erreur d'interprétation, faire fausse route, etc.). Certes, tous les sociologues n'adhéreront pas à ce schéma simplifié, mais peu importe ici. L'intérêt de ce petit exercice est qu'il fait ressortir plusieurs inflexions du mot «surprise» : celle-ci peut être «bonne» ou «mauvaise»²⁹, de même qu'elle peut receler un sens actif (prendre quelqu'un sur le fait, mais aussi, anciennement, sur-imposer...) ou au contraire un sens passif (être surpris par, voir ses attentes déjouées, perdre ses repères...). Ces différentes significations se manifestent au niveau du sens commun, et il n'est pas exclu qu'une analyse de l'évolution des connotations attachées à ce terme fasse apparaître des affinités, voire une communauté de destin avec d'autres vocables qui ont vu leur sens se modifier à l'aube de la modernité³⁰. Je pense en particulier à la *curiosité* et à la *séduction* qui, de termes à connotation négative (dans un monde – celui du *cosmos* ancien – où chacun et chaque chose étaient «à leur place», la curiosité passait pour un «vilain défaut» ou un péché³¹, de même que la séduction – littéralement *être détourné de sa voie, ou de son telos* – était associée à des notions de tentation et de perte), sont devenus des termes à connotation positive (la curiosité comme qualité, notamment dans l'optique de la découverte scientifique et de l'ouverture à un monde divers, la séduction comme jeu du désir dans le rapport à l'autre, etc.). Il est intéressant de noter que des attitudes jadis stigmatisées (d'un point de vue philosophique ou religieux) comme relevant d'une forme de passivité coupable (ou moralement blâmable) ont pu faire l'objet d'une réévaluation à partir de formules paradoxales mêlant activité et passivité³². Et la démarche des sciences sociales illustre bien cela, puisque «faire place à la surprise», c'est favoriser, ou mettre en place des conditions qui vont permettre une disposition *active* à la surprise (articulation entre des compétences positives et une capacité négative à l'intérieur d'un dispositif d'enquête).

Quoi qu'il en soit de cette conjecture relative à la transformation du sens de cette notion du point de vue d'une histoire morale, on relèvera que la surprise peut prendre également plusieurs significations dans le cadre de la démarche sociologique. D'une part, le chercheur peut être surpris, voire décontenancé (ou désarçonné) par un interlocuteur qui refuse de «jouer le jeu» du dispositif d'enquête (voir la figure du *briseur de jeu* selon Huizinga; on peut parler ici

²⁹ Voir la contribution de Dan Kaminski.

³⁰ Voir p. ex. Hans Blumenberg, *La légitimité des Temps modernes* (1999).

³¹ La curiosité était assimilée à de l'envie anxieuse, à de l'agitation inquiète ou à une forme d'*hubris*. Les Anciens parlaient aussi d'un égarement de l'âme, d'une convoitise des yeux, ou d'une décontention du désir, notions qui supposaient d'être possédés par un mauvais démon, ou d'être sous l'emprise de la *pulsio*.

³² Ceci devrait être précisé en faisant intervenir des contextes socio-historiques particuliers.

de mauvaise surprise, du point de vue de la connaissance), comme il peut être surpris par des résultats qui l'incitent à revoir l'orientation de son modèle d'analyse ou de son investigation (on peut dès lors parler de bonne surprise, en ce qu'elle fait office de défi du point de vue de la dynamique de recherche). D'autre part, la surprise peut être tirée du côté de la *déprise*, en ce qu'elle provoque une nouvelle déstabilisation des points de repère du chercheur, qui se met à vaciller, mais elle peut aussi être mise en rapport avec l'enjeu de la *prise* ou de la *reprise*, étant donné qu'elle est censée déboucher sur un réagencement des hypothèses et des interprétations. Dans le premier cas, le sociologue est surpris (au sens passif du terme), alors que dans le second cas, il cherche une nouvelle prise (sens actif).

Certes, il serait évidemment hautement imprudent de généraliser, alors que le champ des sciences sociales donne lieu à des recherches très variées sous l'angle des méthodes et des techniques d'enquête, mais on peut tout de même se demander si un certain nombre de sociologues contemporains ne préfèrent pas, de façon quelque peu déséquilibrée, «se faire surprendre» (ou être surpris), plutôt que «sur-prendre» (au sens de : faire en sorte que cela prenne). Bien que le «ça prend» puisse être conçu à partir d'une collaboration ou d'un échange entre les chercheurs et les acteurs (pouvant aller jusqu'à la notion d'une «co-constitution» du savoir), il se peut que l'idée même de «faire prendre» (voire de «prendre sur le fait») corrobore l'analogie entre l'enquête sociologique et l'enquête policière (Boltanski, 2012), et que cela passe pour suspect (d'un point de vue critique) ou inconfortable (d'un point de vue moral). Par ailleurs, on pourrait déceler à travers cette propension à se contenter de la version faible de la surprise un avatar d'approches (de type pragmatique, interactionniste ou ethnométhodologique, etc.) qui ont surinvesti la description d'actions situées à une échelle de plus en plus locale (voire microscopique), en prêtant tellement aux individus ou aux actants que l'on en vient parfois à se demander si le biais scolastique ou intellectualiste (dénoncé initialement par Peirce, Wittgenstein ou Bourdieu, et ensuite par les sociologues pragmatistes) est bien encore le problème, ou s'il convient plutôt de parler de nouveau piège pragmatique (le rappel, au départ bienvenu, de la distinction entre intérêts pratiques et intérêts théoriques, se transformant en paralogisme consistant à supposer paresseusement que les «acteurs-eux-mêmes» sont capables de faire à la place du chercheur le travail d'élucidation sociologique³³...). Mais les choses ne sont-elles pas en train de changer ?

³³ On touche ici à la limite de la formule selon laquelle on serait passé de la «sociologie critique» à la «sociologie de l'individu critique», formule devenue une nouvelle vulgate justifiant le manque d'ambition d'une sociologie postulant une dissolution du social et des institutions, et se cantonnant à la description de micro-situations, de

La surprise n'est jamais là où on l'attend, et ce qui est susceptible de stimuler la *libido sciendi* du sociologue dépend à la fois de la transformation des contextes socio-culturels, et des mouvements de balancier à l'intérieur même du champ des sciences sociales. Par exemple, dans le cadre d'une recherche menée actuellement sur les pratiques culturelles à Bruxelles et en Wallonie³⁴, les individus qui répondent aux questions posées par les chercheurs nous confrontent à la difficulté de décrire des pratiques, alors que le discours tenu par les «acteurs-eux-mêmes» paraît à certains moments étonnamment sociologisé (Antoine Hennion avait déjà attiré l'attention sur ce point, suggérant qu'il incombait désormais au sociologue de «désociologiser» le discours des acteurs pour accéder aux pratiques³⁵ !). En outre, si les premiers résultats qui se dégagent de cette recherche s'accordent avec une série de travaux antérieurs qui avaient mis en évidence une individualisation et un éclectisme des pratiques culturelles (cf. O. Donnat, B. Lahire, etc.), en même temps ils incitent à la prudence par rapport à l'idée de disparition des logiques sociales et des mécanismes de domination, voire dans certains cas il se pourrait que la «distinction de soi» (B. Lahire, 2004) et les goûts «omnivores» (R. Peterson, 2004) soient les nouveaux habits sous lesquels se présenterait une violence symbolique persistante, s'accompagnant d'effets de disqualification et de ségrégation. Or, comment tester ce genre d'hypothèse sans compter sur un cadre d'analyse suffisamment «riche» (du point de vue de la densité sémantique, ou du «grain») et suffisamment «robuste» (du point de vue de la cohérence logique ou grammaticale)³⁶ ? Il ne s'agit pas pour autant de reprendre la posture de la critique de surplomb (peu légitime et surtout peu efficace), mais de défendre la fécondité de l'articulation entre la théorie et l'empirie³⁷, et de plaider en faveur d'un usage de la surprise qui ne soit pas seulement déconstructif (déstabilisation de nos évidences...) mais davantage reconstitutif (tirer le meilleur des défis et parfois des échecs qui émaillent les recherches concrètes³⁸), ce

médiations, de réseaux, de circulations et de flux (Luc Boltanski lui-même avait mis en garde contre ces «dérives» dès 1994 – cf. entretien avec A. Piette –, c'est-à-dire bien avant le nouveau tournant critique devenu explicite dans *Rendre la réalité inacceptable* [2008]).

³⁴ Il s'agit d'une recherche ULB / USLB financée par la Fédération Wallonie-Bruxelles (Observatoire des politiques culturelles), réalisée par François Demonty et Justine Harzé (chercheurs), avec l'appui d'Antoine Delporte (stagiaire), sous la direction de Jean-Pierre Delchambre, Jean-Louis Genard, Christine Schaut et Daniel Vander Gucht. Voir la contribution de Fr. Demonty dans cet ouvrage.

³⁵ Cf. A. Hennion (2004 : 15).

³⁶ J.-Cl. Passeron (2006), B. Lahire (2007).

³⁷ Les méthodes purement ethnographiques, basées sur l'induction et proscrivant le recours à des grilles de lecture préalablement constituées, si elles peuvent avoir leur intérêt dans certaines circonstances, me paraissent être un cas-limite qui n'a pas vocation à servir de modèle généralisable à l'ensemble des sciences sociales.

³⁸ C'est évidemment une des leçons que l'on peut tirer de *Introduction à l'analyse des phénomènes sociaux* de Luc Van Campenhout (2001). De la même façon que l'échec peut nous apprendre certaines choses, il s'agit aussi, dans le cadre de la démarche sociologique, de donner un statut à «ce qui nous dépasse» ou «ne nous laisse pas en paix» (cf. capacités négatives).

qui suppose bien entendu de s'appuyer sur la description et l'analyse, et aussi d'accorder une place à la créativité théorique, trop souvent laissée en dehors des considérations de méthode, comme si le travail conceptuel – parent pauvre du point de vue des apprentissages proprement méthodologiques – pouvait être détaché des exigences et des mises à l'épreuve qui autorisent à parler d'une démarche scientifique pour la sociologie et l'anthropologie.

Dans ce texte, j'ai suggéré qu'il pouvait y avoir quelque intérêt à importer la notion de capacité négative dans le champ des sciences sociales, avec le double objectif d'en tirer parti sur le plan méthodologique (en rapport avec la question amenée par Luc Van Campenhoudt : «*faire place à la surprise...*»), et aussi d'y avoir recours en vue d'élucider certains aspects de nos formes de vie et de nos investissements ou modes d'engagement dans le monde, en lien notamment avec la catégorie de la «mise en jeu» (*illusio*) étudiée par la socio-anthropologie du jeu. Pour aller plus loin, il conviendrait d'élaborer plus précisément le concept de capacité négative, en le distinguant des compétences dites «positives» (cf. supra), mais aussi en le situant par rapport à des notions telles que les expériences négatives (par exemple la dépression ou la «fatigue d'être soi» selon Ehrenberg, les dénis de reconnaissance étudiés par J.-M. Chaumont dans le cadre de la «concurrence des victimes», les nouveaux usages sociaux du traumatisme selon D. Fassin et R. Rechtman, etc.³⁹), ou encore la catégorie de «grandeur négative» (introduite par Kant⁴⁰, et qui gagnerait – si ce n'est déjà fait – à être articulée à «l'économie des grandeurs» selon Boltanski et Thévenot).

Une piste pourrait être de repartir de la recherche doctorale de Nicolas Marquis (2012), qui portait sur l'expérience de lecture des ouvrages de développement personnel (DP). Après avoir patiemment décrit les pratiques des adeptes de ce genre de psychologie «populaire» (largement répandue), et montré comment ces lecteurs utilisent un «jeu de langage» faisant appel à l'«intérieurité» (à travers une variété d'entités psychiques, qui parfois s'apparentent à des puissances mystiques, et qui oscillent entre l'«authenticité» et la «force...») pour faire face à des difficultés qu'ils rencontrent dans leur vie – la surprise étant ici que nous pourrions avoir affaire à «une pensée magique à la moderne» –, Nicolas Marquis en a tiré quelques enseignements par rapport à l'état de nos sociétés, en s'inspirant des hypothèses d'Alain Ehrenberg relatives à «l'autonomie comme condition» et à la «responsabilisation de soi». Lors de la soutenance, ce dernier suggérait d'élargir le propos, en comparant le rapport au subi du lecteur de

³⁹ Voir J.-M. Chaumont (1997), A. Ehrenberg (1998, 2010), D. Fassin et R. Rechtman (2011).

⁴⁰ Bourdieu y fait allusion dans *La Distinction* (1979 : 388), p. ex. être économe ou limiter les naissances.

DP à certaines pratiques magiques et rituelles (sur base des travaux d'Evans-Pritchard, de Peter Winch, d'Edmond Ortigues, de Jeanne Favret-Saada, etc.). Ainsi la problématique de l'individu contemporain (passage de l'«homme coupable» à l'«homme capable», selon Ehrenberg) pourrait-elle gagner un supplément d'intelligibilité en étant rapprochée de la problématique du Zandé (non pas «qu'ai-je fait de mal ?» ou «suis-je à la hauteur ?», mais «qui m'en veut ?»). Enfin, le type de rapport à la contingence et à l'adversité qui est mobilisé par le lecteur de DP (ne pas se laisser abattre, retrouver un contrôle sur sa propre vie, ne pas dépendre de ce qui ne dépend pas de nous, ne compter que sur ses ressources intérieures, le rebond plutôt que la plainte, le battant plutôt que la victime, etc.) pourrait se prêter à un travail d'élucidation également profitable dans l'optique de la socio-anthropologie du jeu, en particulier autour des notions de *supportabilités* (établissement et acceptation de la réalité...) et d'*intéressement* (passage du «ça tient» au «ça prend», à la faveur d'une «mise en jeu»). Sous l'angle des capacités négatives et du rapport à la contingence, il conviendrait de préciser sociologiquement l'enjeu qui est désigné par les individus qui s'efforcent de «continuer à vivre» (malgré les épreuves), en confrontant éventuellement le DP (en tant que variante d'une pensée positive ou d'une psychologie performative ?) avec d'autres conduites de vie ou stratégies existentielles. De quoi alimenter un chantier à peine ouvert...

Bibliographie

- BELIN, Emmanuel (2002), *Une sociologie des espaces potentiels. Logique dispositive et expérience ordinaire*, Bruxelles, De Boeck Université.
- BLUMENBERG, Hans (1999), *La légitimité des Temps modernes*, Paris, Gallimard (traduit de l'allemand; éd. orig. : 1966, 1988).
- BOLTANSKI, Luc (1994), «Y a-t-il une nouvelle sociologie française ?» (entretien réalisé par Albert Piette), *Recherches sociologiques*, n° 2, pp. 87-99.
- BOLTANSKI, Luc (2008), *Rendre la réalité inacceptable. A propos de «La production de l'idéologie dominante»*, Paris, Demopolis.
- BOLTANSKI, Luc (2012), *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris, Gallimard.
- BOURDIEU, Pierre (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit.
- CHAUMONT, Jean-Michel (1997), *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Paris, La Découverte.
- DE CERTEAU, Michel (1990), *L'invention du quotidien. 1. Arts de faire*, Paris, Gallimard, coll. Folio-essais (1ère éd. : 1980).
- DELCHAMBRE, Jean-Pierre (2008), «Nouvelle introduction à la socio-anthropologie du jeu», *Les Cahiers Jeu & symbolique*, n° 1, pp. 6-68.
- DELCHAMBRE, Jean-Pierre (dir.) (2009), «Autour de la socio-anthropologie du jeu», *Recherches sociologiques et anthropologiques*, vol. XL, n° 1.
- DESCOMBES, Vincent (1995/1996), *La denrée mentale et Les institutions du sens*, Paris, Minuit.
- DEVEREUX, Georges (1980), *De l'angoisse à la méthode dans les sciences du comportement*, Paris, Aubier (traduit de l'anglais; éd. orig. : 1967).
- DEWEY, John (2005), *L'art comme expérience*, Pau, Farrago (traduit de l'américain; éd. orig. : 1934).
- DURKHEIM, Émile (1990), *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, P.U.F., coll. Quadrige (1ère éd. : 1912).

- EHRENBERG, Alain (1998), *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, Paris, Odile Jacob.
- EHRENBERG, Alain (2009), «L'autonomie n'est pas un problème d'environnement, ou pourquoi il ne faut pas confondre interlocution et institution», in Marlène Jouan et Sandra Laugier (dir.), *Comment penser l'autonomie ? Entre compétences et dépendances*, Paris, P.U.F., pp. 219-236.
- EHRENBERG, Alain (2010), *La société du malaise*, Paris, Odile Jacob.
- FASSIN, Didier, RECHTMAN, Richard (2011), *L'empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion, coll. Champs-essais (1ère éd. : 2007).
- HENNION, Antoine (2004), «Une sociologie des attachements. D'une sociologie de la culture à une pragmatique de l'amateur», *Sociétés*, n° 85, pp. 9-24.
- HORKHEIMER, Max, ADORNO, Theodor W. (1996), *La dialectique de la raison*, Paris, Gallimard, coll. Tel (traduit de l'allemand; éd. orig. : 1944).
- KARSENTI, Bruno (1997), *L'homme total. Sociologie, anthropologie et philosophie chez Marcel Mauss*, Paris, P.U.F.
- LAHIRE, Bernard (2004), *La culture des individus. Dissonances culturelles et distinction de soi*, Paris, La Découverte.
- LAHIRE, Bernard (2007), *L'esprit sociologique*, Paris, La Découverte/Poche (1ère éd. : 2005).
- LAUGIER, Sandra (2010), *Wittgenstein. Le mythe de l'inexpressivité*, Paris, Vrin.
- MARQUIS, Nicolas (2012), *Sociologie de la pratique de lecture du «développement personnel» en régime d'autonomie : du texte à l'expérience*, thèse de doctorat, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis (à paraître).
- OGIEN, Albert, QUERE, Louis (2005), *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Paris, Ellipses.
- PASSERON, Jean-Claude (2006), *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel (1ère éd. : 1991).
- PERILLEUX, Thomas (1998), «Bartleby ou l'impossibilité du lien social. A partir d'une nouvelle d'H. Melville», *Recherches sociologiques*, n° 1, pp. 125-140.
- PETERSON, Richard A. (2004), «Le passage à des goûts omnivores : notions, faits et perspectives», *Sociologie et sociétés*, 36/1, pp. 145-164.
- PHILLIPS, Adam (2009), *Trois capacités négatives*, Paris, L'Olivier (traduit de l'anglais; éd. orig. : 2009).
- QUIVY, Raymond, VAN CAMPENHOUDT, Luc (1995), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- THEVENOT, Laurent (2006), *L'action au pluriel. Sociologie des régimes d'engagement*, Paris, La Découverte.
- VAN CAMPENHOUDT, Luc (2001), *Introduction à l'analyse des phénomènes sociaux*, Paris, Dunod.
- WINCH, Peter (2009), *L'idée d'une science sociale et sa relation à la philosophie*, Paris, Gallimard (traduit de l'anglais; éd. orig. : 1958).
- WINNICOTT, D. W. (1975), *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard (traduit de l'anglais; éd. orig. : 1971).